

CÔME MARTIN-KARL

LA RÉACTION

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions JC Lattès

LES OCCUPATIONS, *roman*, 2013

STYLES, *roman*, 2017

LA RÉACTION

CÔME MARTIN-KARL

LA RÉACTION

roman

nrf

GALLIMARD

Tu sais l'opinion que j'ai des
middleclass heroes.

KARL MARX

C'est à ma grande surprise que j'existe.

La possibilité de jamais n'avoir été là est si immense, si écrasante comparée à la possibilité inverse, que ç'en est vertigineux. L'enchaînement des hasards qui, depuis le paléolithique, ont conduit à ce que je m'éveille tous les matins relève de la plus infime des probabilités. Je ne suis pas croyant, donc aucune des questions qui pourraient logiquement suivre, comme « pourquoi ? », ne me concerne.

De cette constatation, je ne fais rien. Le contraste entre l'ampleur de cette réflexion et la petitesse de son intérêt m'a toujours frappé.

Il m'arrive aussi de songer à une vérité proche de la précédente.

Parfois, lorsqu'un événement anodin se révèle déterminant dans la vie, on se représente avec ébahissement la tournure que celle-ci aurait prise si ces circonstances n'étaient pas advenues. Un épisode apparemment insignifiant est capable de métamorphoser une existence entière.

Ce genre de choses :

— Imagine, si j'avais pas pris le métro ce matin-là on se serait jamais rencontrés.

— Oui c'est vrai, quand on y pense. C'est fou.

Si l'on prolonge ce raisonnement assez banal et en général destiné à s'émouvoir des ruses du destin, alors on bascule dans la terreur. Je ne parle pas de toutes les villes où je ne suis pas né, de toutes les époques que je n'ai pas vécues. Je parle de tous les métros que je n'ai pas empruntés, tous les chemins que je n'ai pas suivis, de tous les lieux où je ne me suis pas rendu, de tous les moments où je n'ai pas été en retard. Toutes les microdécisions quotidiennes qui ont nécessairement été prises au détriment d'autres. Elles sont autant d'erreurs possibles, autant de rendez-vous manqués qui ont interdit à ma vie de devenir quelque chose d'autre, quelque chose de mieux, quelque chose d'extraordinaire. Cette pensée-là, elle, me dévore.

- Bonjour.
- Bonjour.
- Je m'appelle Matthieu Richard et j'ai rendez-vous avec Monsieur Jean-Philippe Le Prat.
- Vous pouvez m'épeler son nom s'il vous plaît ?
- Oui. Ça s'écrit : *l, e*, plus loin, *p, r, a, t*. Sans rien à la fin.
- Merci. Vous êtes de quelle société ?
- En fait je suis pas d'une société, je viens pour un entretien. D'embauche.
- Très bien. J'aurais besoin d'une pièce d'identité s'il vous plaît.
- Oui. Attendez. Voilà.
- Merci. Vous avez rendez-vous à quelle heure ?
- À et demie.
- D'accord. Voici votre badge et un dépliant pour vous, sur les gestes qui sauvent. Vous pouvez vous asseoir, je vais prévenir son assistante.
- Merci.

— Mettez votre badge autour du cou, il faut toujours l'avoir sur soi.

— D'accord, oui.

Le dépliant était distribué à tous les visiteurs dans le cadre d'une opération de sensibilisation aux premiers secours. Il se présentait comme une feuille A4 en trois volets, décrivant le fonctionnement du défibrillateur nouvellement installé dans le hall. Il expliquait l'attitude à adopter en cas d'arrêt cardio-respiratoire d'une personne qui se serait écroulée sous nos yeux, sur le sol carrelé du rez-de-chaussée de cette tour, devant les portiques menant aux ascenseurs.

Je n'avais rien à faire, alors je l'ai lu en détail, et j'ai été surpris par la tonalité joyeuse du texte, qui en profitait pour vanter la supériorité technique de l'appareil sur celle de ses concurrents : « Une électrode, c'est plus simple que deux ! » À la fin de ma lecture, j'ai déposé le document sur la large table en verre fumé où s'entassaient des magazines internes célébrant l'esprit d'innovation. Je me suis levé, j'ai rendu le badge, récupéré ma carte d'identité et suis sorti de l'immeuble.

Je n'avais vraiment aucune envie de travailler dans cette entreprise. Je n'avais vraiment aucune envie de travailler nulle part.

Je crois que j'ai toujours été comme ça. J'ai toujours eu besoin de me démarquer. Je me rends bien compte que c'est là une forme de mépris pour *les autres*, que j'identifie à une grosse masse informe dont il faudrait s'extraire. On peut aussi appeler ça de l'égoïsme : il y aurait une

distinction cardinale à établir entre moi et les autres, qui seraient les deux seules clés de compréhension du monde.

J'ai conscience de moi-même à un point tel que je me demande parfois, comme un enfant de sept ans, si tous ceux qui m'entourent existent réellement; s'ils ne sont pas une illusion produite par mes neurones; s'il ne faut pas tout faire pour éviter d'être absorbé par cet entourage qui n'est rien d'autre que le néant et la mort.

Pourtant, j'ai eu des amis. Il faut croire que le mépris appelle l'intérêt. D'ailleurs, on admet qu'il est peu valorisant de bénéficier de l'attention d'une personne bienveillante. Inversement, se lier avec une ordure est très couru. Des pans entiers de la pop culture américaine *high school* en témoignent. On y dépeint quantité de personnages faisant des pieds et des mains pour intégrer un clan dirigé par des connards.

En sortant de la tour où j'avais failli passer un entretien en vue d'être recruté comme « chef de produit haché/sous vide » pour une multinationale possédant plusieurs marques de viandes transformées, je me suis assis.

J'avais été excité par ce poste. Ce qui m'avait excité, c'est que j'aurais œuvré pour une industrie détestée, une industrie en train de mourir sous les coups de boutoir de la bien-pensance animalo-végétalienne. J'aurais pu dire en soirée, à des personnes tout juste rencontrées qui, après m'avoir salué, m'auraient demandé ce que je faisais dans la vie, car le positionnement dans l'espace social de production est le préalable à toute discussion, j'aurais pu leur dire :

— Je suis chef de produit haché/sous vide, je travaille pour une marque qui transforme des veaux en cubes goût arrière-pays provençal, j’imagine des nouveaux produits ou des nouvelles manières de les vendre au consommateur.

J’aurais aimé lire dans leurs yeux l’incompréhension ou le dégoût. J’aurais aimé qu’ils commencent à argumenter sur le cancer de la viande, le bien-être des animaux doués de conscience et la protection de l’environnement. Mais la perspective de cette satisfaction n’était pas suffisante pour que je rejoigne cette entreprise. Je savais que mes collègues n’auraient pas partagé mon état d’esprit. La plupart auraient été sincèrement intéressés par le marketing. J’aurais dû manger à la cantine avec eux. J’aurais dû faire des réunions avec eux pour imaginer des concepts de steaks hachés aux vitamines ou au paprika. J’aurais dû obéir à un chef ambitieux ou dépressif. J’aurais tenu un mois, peut-être trois en buvant tous les soirs.

Je n’étais pas inquiet. À ce moment-là, exercer un emploi ne m’était pas indispensable. J’avais une solution alternative, et c’est aussi la raison pour laquelle j’avais rendu mon badge sans prendre la peine de rencontrer Jean-Philippe Le Prat, qui avait une tête de con sur son profil LinkedIn. Un mois et demi auparavant, un ami m’avait invité à m’installer dans un appartement gratuit qu’on appelait la communauté de l’Expiation. J’avais réservé ma réponse, car l’idée de vivre en collectivité ne me correspondait pas, ou plutôt ne correspondait pas à l’image que je voulais donner de moi.

La communauté de l’Expiation s’appelait ainsi parce qu’elle se trouvait rue d’Anjou, à proximité de la chapelle

expiatoire, érigée au début du XIX^e siècle pour laver à grande eau bénite la mort de Louis XVI. C'était un immense appartement dont un ami d'ami avait hérité de son père. La communauté vivait de la dilapidation méthodique de son héritage, composé de quelques châteaux et des antiquités qui s'y entassaient.

Le propriétaire de l'appartement s'appelait Yvon Saillac de Livès, il avait vingt-neuf ans mais la tête de quelqu'un de dix-neuf ans qui allait mourir à vingt-cinq. Il fumait, se droguait à l'occasion, vivait la nuit et se nourrissait essentiellement de mini-saucisses orange pour apéritif qu'il aimait appeler saucisses cocktail. Il avait des sympathies libertariennes et envisageait son logement comme une communauté politiquement incorrecte où il réunissait des gens qui partageaient son point de vue : peine de mort, État faible, dérégulation généralisée, darwinisme social, privatisation des sols, des sous-sols, de l'école, de la police, de la monnaie, de l'armée, de la santé, de l'air, du feu et de l'eau. Il avait d'abord constitué son groupe autour de militants anti-Sécurité sociale, qui s'étaient désaffiliés pour souscrire des assurances étrangères et se battaient contre l'administration à coups de procès et de tribunes dans la presse d'extrême droite. Un matin, il leur avait dit de partir tous, parce qu'ils ne faisaient que parler de leur rêve de trouver une bonne idée de start-up, et Yvon les trouvait chiants comme le yoga.

Il avait depuis réorienté son projet vers les trolls d'extrême droite. Il accueillait deux trentenaires qui passaient leur temps sur divers forums et réseaux sociaux pour pulvériser la pensée unique qu'à l'époque déjà plus personne ne défendait vraiment.

On m'avait contacté, car j'étais moi-même connu d'un certain milieu pour animer une petite dizaine de comptes dont certains avaient acquis une vraie importance. Bien que né à Paris, je m'étais spécialisé dans les identitarismes régionalistes xénophobes, avec *Bearnais2souche* et *PatriOc*, suivis par plusieurs milliers d'abonnés. Sous le pseudo de *Gaystapo*, je sévissais aussi dans la section commentaires des grands journaux, je faisais pourrir toutes les conversations comme un bâton planté dans la boue sous la pluie. Mon profil avait été suspendu plusieurs fois.

Avant d'entrer dans la communauté de l'Expiation, j'ai dû passer un entretien, mais il n'y avait ni badge ni dépliant sur les défibrillateurs cardiaques. Je me suis assis dans un fauteuil crapaud, Yvon s'est placé devant moi, vêtu d'une épaisse robe de chambre ponceau brodée à ses initiales, YSL. Il était seize heures, il s'est servi un armagnac ou une liqueur quelconque, un alcool de vieux en tout cas. Il était nu sous sa robe de chambre, il croisait et décroisait les jambes, et sa ceinture était lâche, mais il ne dégageait aucune sexualité, il me donnait l'impression d'un vieillard atteint d'Alzheimer qui aurait déchaîné sa libido et abattu toutes les conventions sociales. Malgré son aspect juvénile, il avait déjà la peau acide.

Il m'a expliqué le fonctionnement de sa petite société. Chacun avait sa chambre, chacun avait sa clef. En échange, nous n'avions rien à faire sinon participer à quelques tâches ménagères, toucher le RSA pour niquer le système et nous battre, selon les méthodes de notre choix, contre les gauchistes, les féministes et les écologistes.

— J'adore quand il fait beau. J'adore le réchauffement climatique.

Il a ajouté qu'il pouvait me virer comme bon lui semblait.

— Je comprends pas exactement ce que je dois faire en échange. Comment tu évalues? Si je peux rester ou pas. Dans la communauté.

— Tu fais ce que tu fais déjà. Je suis un mécène. Déjà, continue à faire *Bearnais2souche*, j'adore. Tu as déjà été dans le Béarn?

— Jamais.

— C'est hyper beau.

J'ai été pris.

Une semaine et demie plus tard, je m'installais.

On m'attribua la chambre du fond. Il y avait au mur le portrait d'un aïeul d'Yvon, peut-être qu'il l'avait accroché pour m'impressionner ou m'écraser de sa lignée prestigieuse. L'allure de ce baron ou de ce marquis ou de ce vicomte du XVII^e ou du XVIII^e siècle ne m'intimidait pas du tout. Comme souvent avec ce genre de peinture familiale composée par un artiste médiocre, le trait était grossier, et l'ancêtre ressemblait à une grosse mozzarella di bufala engoncée dans une tenue qu'on devinait déjà démodée à l'époque.

La fenêtre de ma chambre donnait sur la rue, grande et vide, une de ces rues très bourgeoises de Paris où les appartements sont si vastes que la densité de population est ridicule. Je me demandais ce que je faisais là, j'avais peur que mon anticonformisme se dissolve dans cet endroit où tout le monde affichait des opinions réprouvées par soixante

ans de triomphe culturel de la gauche. J'avais peur d'être devenu consensuel. Je tenais à mon originalité à tel point que, si jamais l'air du temps devenait entièrement, absolument, indistinctement réactionnaire, j'envisageais d'être communiste.

À la communauté de l'Expiation, je devais partager l'appartement avec Yvon et deux autres trolls.

D'abord, Marine Versot. C'était une catholique traditionaliste qui se définissait comme « fofolle » parce qu'elle était énergique. Tout en elle était raide, elle avait des cheveux raides, une voix raide, des propos raides, des vêtements raides et, quel que soit le temps, son chèche blanc était solidement noué autour de son cou. Elle était cependant anormalement euphorique comme toutes les illuminées, elle prétendait qu'elle était habitée par la joie de la Croix du Christ, autrement dit, si on y réfléchit bien, elle invoquait un instrument de torture pour expliquer son enthousiasme. Elle parlait comme une adolescente des années soixante et disait des choses comme : « c'est extra », « sensass », « je prends pas le métro j'y vais à pincés », « j'ai pas la berlue ». Elle terminait presque toutes ses phrases la bouche ouverte et les yeux vers le ciel, en fait vers les moulures de l'appartement, comme pour chercher l'approbation du Tout-Puissant. Elle avait été approchée par Yvon parce qu'elle tenait un blog ordurier assez populaire, qui a disparu aujourd'hui et qui analysait l'actualité à l'aide des Évangiles. C'est elle, paraît-il, qui avait inventé le mot-valise « musulmange-merde » qui a fait florès pendant quelque temps.

Ensuite, Jérôme Noyel (ou Noyelle, je n'ai jamais vraiment su). De loin, on l'aurait pris pour un monsieur inoffensif, avec ses pulls à col camionneur, sa queue-de-cheval, son bouc et ses lunettes premier prix. Il avait toujours de petits cheveux épars et cassants mal ramenés en arrière qui se dressaient au-dessus de son front, ça lui donnait un air de contrôleur RATP. Il contrôlait en réalité plusieurs forums de *gaming* violemment engagés dans le suprémacisme masculiniste et dont l'influence s'étendait au-delà de l'Hexagone. Il produisait chaque jour une dizaine de montages photo ou vidéo porno-humoristiques anti-bien-pensance, parfois repris par l'extrême droite américaine. Je le soupçonnais d'être puceau, ce qui expliquait son goût pour les allusions aux seins, aux fesses et à la bite dans ses interventions politiques.

Cet endroit n'était pas du tout une communauté, ce qui me rassurait. Chacun s'enfermait dans sa chambre devant son ordinateur, et l'on se croisait rarement. Une fois par semaine, Yvon, qui n'était presque jamais là, organisait un dîner où nous étions réunis tous les quatre. Il commandait des plats plus gras, plus sucrés, plus salés pour « faire chier les bobos ». Il disait qu'il tenait à ce rendez-vous pour que nous lui racontions nos croisades numériques, mais il ne nous écoutait pas et nous noyait dans une logorrhée politique, comme Adolf Hitler qui, dit-on, assommait ses hôtes de propos décousus jusqu'à des heures avancées de la nuit.

— J'ai jamais compris pourquoi les Africains ils ont demandé leur indépendance en soixante et quelques. J'ai jamais compris. Regarde, Mayotte et tous les Tom-Tom

tu leur demandes s'ils veulent plus être français, tu vas voir la réponse. Tu m'étonnes, tu as le soleil et les plages et le ti-ponch, et le RSA. Là, aujourd'hui, tu fais un référendum au Sénégal, mais les mecs ils votent pour le retour dans l'Empire français. C'est sûr et certain. Ils veulent tous venir ici de toute façon. Tous ceux qui sont nostalgiques des colonies mais je les comprends pas. Je veux dire les Blancs. Les Blancs nostalgiques des colonies. Ça me dépasse. On aurait plein de Mayotte partout en Afrique, c'est ça qu'ils veulent ? Moi j'offre l'indépendance à tout le monde. Moi, je suis le plus grand décolonisateur que tu puisses imaginer. Indépendance pour la Corse, la Bretagne, les Basques, les Occitans. Oui oui. Ça a jamais été des Français ça le sera jamais, ils ne comprennent pas l'âme française, parce que l'âme française vous savez quoi ? Vous savez ce que c'est ? C'est la plaine. C'est la vue dégagée sur des champs. Si tu es dans la montagne ou trop près de la mer, tu seras jamais vraiment français pour moi. Vous savez que c'est la plaine qui a transformé les grands singes en humains ? Ils avaient besoin de voir au loin et du coup ils se sont mis sur leurs deux jambes. C'était pour voir au loin. On est un peuple paysan, on se penche sur la terre pour cultiver et on se relève pour regarder au loin les champs. Je rends la Corse et je récupère la Wallonie en échange. *Waterloo morne plaine*, mais putain mais c'est la phrase la plus française de toute l'histoire de France.

Marine et Jérôme étaient en général réceptifs à ce genre de discours. Moi, je ne pouvais pas m'empêcher de le contredire, c'était un mouvement instinctif, je détestais être d'accord avec qui que ce soit.

CÔME MARTIN-KARL

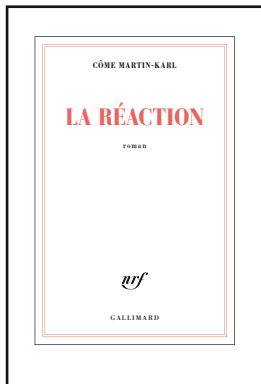
La réaction

« Le propriétaire de l'appartement s'appelait Yvon Saillac de Livès, il avait vingt-neuf ans mais la tête de quelqu'un de dix-neuf ans qui allait mourir à vingt-cinq. Il fumait, se droguait à l'occasion, vivait la nuit et se nourrissait de saucisses cocktail. Il avait des sympathies libertariennes et envisageait son logement comme une communauté politiquement incorrecte où il réunissait des gens qui partageaient son point de vue : peine de mort, État faible, dérégulation généralisée, darwinisme social, privatisation des sols, des sous-sols, de l'école, de la police, de la monnaie, de l'armée, de la santé, de l'air, du feu et de l'eau. »

Matthieu Richard, un trentenaire sans emploi, grenouille dans une France de plus en plus réac. Par dandyisme, il fréquente divers milieux d'extrême droite, peuplés de marginaux bien nés et d'idéologues sous acide. En rejoignant le Renouveau réactionnaire, un groupuscule catholique intégriste, il se confrontera à ses névroses politiques et sentimentales.

Avec *La réaction*, qui nous entraîne du centre de Paris à la France des ronds-points, Côme Martin-Karl signe un roman édifiant sur notre époque.

Écrivain à l'humour corrosif, Côme Martin-Karl est l'auteur des Occupations (2013) et de Styles (2017).



La Réaction
Côme Martin-Karl

Cette édition électronique du livre
La Réaction de Côme Martin-Karl
a été réalisée le 23 décembre 2019
par les Éditions Gallimard

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072883842 - Numéro d'édition : 362718)
Code Sodis : U31175 - ISBN : 9782072883859.
Numéro d'édition : 362720